

Guérir avec la psychanalyse...

**JE VIENS**  
Ce qu'on demande à un psychanalyste

**POUR ÇA**

*n'est pas toujours ce qu'on désire*

Après les Journées de Rennes, les XL<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne ou « Journées 40 » nous proposent d'examiner l'efficace du désir de l'analyste sur la demande qui lui est faite. Que vient-on lui demander, à quel moment choisi ? Les entretiens préliminaires accueillent cette demande dont la formalisation en un « je viens pour ça » marque d'une pierre le début d'un parcours. Cet énoncé n'est déjà plus tout à fait du registre de la plainte, puisqu'il nomme une « clocherie » de l'existence. Il ne détermine pas plus la voie qui sera suivie que ne le font ces fausses lignes droites que le paysage réserve parfois au voyageur, avant que celui-ci, soudain, ne réalise que sa route bifurque ou qu'elle sinue. Ainsi, l'écart entre la demande et le désir fait l'enjeu même de la cure et situe, autrement et dans l'après coup, le « je viens pour ça » qui diffère d'un « je suis venu pour ça » : le psychanalyste devient le partenaire de celui qui s'adresse à lui, engageant dans l'opération ce que fut pour lui-même l'expérience de la psychanalyse.

Voilà qui justifie l'invitation à ne pas lâcher le fil de l'énoncé en première personne, qui donne à ce travail d'élaboration son caractère authentique et constitue la source vive des travaux en psychanalyse. Cette exigence n'est pas seulement scientifique, elle est aussi éthique au sens où, aujourd'hui, le mode globalisant du traitement de l'individu par le groupe (les populations) s'affronte à un mode de traitement du lien social par la voie du sujet, tel que la psychanalyse le soutient. Ce dernier est le seul recours à la dérive dangereuse d'une massification, avec ce que celle-ci charrie de perte définitive des repères familiaux, culturels et linguistiques. Autrement dit, pas d'histoire sans *hystoire*, selon le mot utilisé par Lacan pour dire ce qu'il reste, à chacune et à chacun, de son histoire personnelle au terme d'une analyse.

Ces Journées seront une occasion supplémentaire de témoigner de notre passion de démontrer, en bonne et due forme, ce que sont les effets de la psychanalyse, seule arme contre la violence des attaques dont elle fait régulièrement l'objet, au-delà de la polémique qui tente, à l'occasion, de ternir la réputation de Freud pour détruire les fondements de son invention. Ce thème nous offre l'opportunité de préciser ce qu'une visée thérapeutique peut être, selon le lien logique tendu entre le début et la fin d'une cure ; il nous invite donc à faire savoir comment la psychanalyse se distingue de nombreuses méthodes psychothérapeutiques, fussent-elles par la parole.

*Jean-Daniel Matet*

**9 ET 10 OCTOBRE 2010**

**PALAIS DES CONGRÈS PARIS**

**ECF**

Pour s'inscrire :

[www.causefreudienne.net](http://www.causefreudienne.net)

1, RUE HUYSMANS, 75006 PARIS  
TÉL. +33 (0) 1 45 49 02 68

**40<sup>e</sup> JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE**



# Une théorie de l'incurable

Jacques-Alain Miller

*Extrait de Choses de finesse (12 novembre 2008)*

Le mouvement du monde entraine la psychanalyse dans son sillage. La question se pose de savoir s'il faut y consentir. La réponse est : oui, si la psychanalyse est un phénomène de civilisation et n'est que cela : non s'il y a un droit-fil de la pratique analytique et qui mérite de subsister comme telle. Si je me nie à consentir que la psychanalyse soit entraînée dans le sillage du mouvement du monde, c'est au nom de ce droit-fil, qui n'est que supposé, qui est un objet de pari, mais qui est une affaire de désir. Au moins Lacan, créant son École, croyait qu'un tel droit-fil existait.

On s'éloigne de Lacan quand on se toque, quand on s'enivre de l'effet curatif de la psychanalyse, alors que l'effet curatif en psychanalyse n'est jamais que subordonné, dérivé, obtenu de biais. Au moins en psychanalyse, on ne se focalise pas sur l'effet curatif. C'est pourquoi on a abandonné le terme de cure pour celui d'expérience analytique.

Les choses pourtant en sont venues au point où rappeler la vieille maxime selon laquelle la guérison vient de surcroît fait figure de nouveau-té.<sup>1</sup> Sans doute le monde jauge-t-il la psychanalyse en fonction de ses résultats thérapeutiques. Ce n'est pas une raison pour que la psychanalyse fasse sien ce critère.

Nous voilà forcés de formuler une doctrine de la double vérité, forcés de distinguer ce qui est vérité pour le monde et ce qui est vérité pour la psychanalyse. Ce qui est vérité pour le monde, à savoir que la psychanalyse vaut comme thérapeutique, n'est pas vérité pour la psychanalyse, à savoir qu'elle vaut comme désir, comme moyen d'émergence d'un désir inédit et dont la structure est encore largement méconnue.

On argue d'une nouvelle clinique psychanalytique qui se déprendrait du tout dernier enseignement de Lacan et qui surdasserait l'ancienne.<sup>2</sup> Ce serait, dit-on parfois, la clinique borroméenne dans son opposition à la clinique structurale, celle qui met en avant la distinction névrose et psychose, et, pour être complet, névroses, psychose et perversion. Je ne peux pas méconnaître que j'y suis en effet pour quelque chose, et que ça s'est cuisiné ici.

Ce qui me donne à la fois le devoir et peut-être l'autorité de dire, premièrement, qu'en cette matière, l'opposition de l'ancien et du nouveau demande quelque dialectique. La clinique dite ancienne est conservée dans la nouvelle. Et puis, que dit-elle, cette nouvelle ou cette seconde clinique ? Bien d'avantage encore que la première, elle invalide, elle ridiculise l'idée de guérison. Elle relativise l'effet thérapeutique.

Premièrement, cette seconde clinique ruine à la base la référence à la normalité, à la santé mentale, en prenant pour principe cette formule, venue une fois sous la plume de Lacan, dans un texte accessoire : « Tout le monde est fou, c'est-à-dire défilant. »<sup>3</sup> Il faut être aveugle et sourd pour ne pas s'apercevoir que c'est ruiner toute chance de faire émerger une notion de la normalité. C'est fait pour qu'on n'y revienne pas. De même qu'on définissait jadis la vérité par l'*adaequa-*

*tio rei et intellectus*, l'adéquation de la chose et de l'esprit, ou de l'entendement, cette formule que tout le monde est fou, j'en fais un principe, après avoir travaillé le paradoxe qu'il comporte, qui pose comme radicale l'inadéquation du réel et du mental. Il comporte que, du réel, on ne puisse que dire faux, on ne puisse que mentir.

Deuxièmement, la seconde clinique élargit le concept du symptôme hérité de Freud, ce symptôme susceptible de se lever, selon l'expression consacrée, jusqu'à y inclure de façon essentielle ces restes symptomatiques dont Freud fait état à la fin de l'analyse, et qui le conduisent précisément à penser que l'analyse n'a pas de fin, en raison de ce qui subsiste du symptôme. La seconde clinique psychanalytique est celle qui reconfigure le concept du symptôme, sur le modèle de ces restes. Ce que Lacan a appelé *le sinthome*, dans l'orthographe ancienne qu'il a restituée, c'est proprement le nom de l'incurable.

Quand on parle de symptôme, on entend par là, en psychanalyse, un élément qui peut se dissoudre, censément disparaître, se lever, alors que sinthome désigne cet élément en tant qu'il ne peut pas disparaître, qu'il est constant. Autrement dit, ladite nouvelle clinique psychanalytique est une théorie de l'incurable. Quelle ironie que de faire supporter à cette théorie de l'incurable une pratique toute orientée vers la thérapie ! Et de faire de cette thérapie un slogan, alors que, dans le même temps, Lacan pouvait poser cette borne : impossible de thérapier le psychisme. S'il y a à qualifier l'action de l'analyste dans cette dimension du psychisme, ou du mental, c'est avec d'autres coordonnées que celles de la thérapeutique.

La notion de cette impossibilité découle logiquement de ce qu'il est impensable de rémanétrer le défaut foncier du psychisme, d'en réduire l'inadéquation radicale. Il faut le temps pour l'admettre, sans doute. Je ne fais valoir ici qu'une liaison logique. Et pourtant, une routine usagère, comme s'exprimait Lacan, est aujourd'hui en passe de s'entraciner dans la psychanalyse, faisant de l'effet thérapeutique l'alpha et l'oméga de la discipline, et même sa justification.

Donner cette centralité à l'action thérapeutique, ce n'est rien d'autre que de céder à ce que le monde réclame désormais de la psychanalyse, à ses fins propres, à ses fins d'utilité à ses fins de gouvernance. C'est céder et c'est ouvrir les portes de la citadelle psychanalytique et laisser ce préjugé se répandre parmi elle. Le préjugé thérapeutique, c'est le cheval de Troie, par lequel pénètre, dans ce que j'appelai la citadelle psychanalytique — l'école analytique, le champ freudien —, le discours qui prévaut dans le monde. On croit sortir de l'entre-soi, comme on dit, quand en vérité on fait entrer le dehors. On ne sort pas, on fait entrer. Le cheval de Troie, c'est la figure mythique du cadeau empoisonné.

Le renversement que Lacan a apporté dans la psychanalyse a consisté au contraire à constituer la psychanalyse pure — celle que l'on appellait jadis la psychanalyse didactique, celle qui, de l'analysant, fait un analyste, même en puissance — comme la forme

parfaite, achevée, de la psychanalyse. En revanche, forme restreinte, réduite, que la psychanalyse tout court, celle où intertèrle le souci thérapeutique avec ce que Lacan appelle les cours-circuits et les tempéraments que le souci thérapeutique motive.<sup>4</sup>

Le souci thérapeutique conduit à rennir la puissance que dégage le procédé analytique lui-même, conduit à s'interroger sur la dose de vérité qu'un sujet peut supporter à un moment donné. La dose de vérité qu'il peut assimiler, ça vaut toujours, mais aussi la dose de vérité qui reste pour lui supportable sans un inconfort excessif ou sans que ce qui lui tient lieu de monde ne s'effondre ou ne menace de s'effondrer. Donc, quand le souci thérapeutique domine, on ajourne ce qui de radical l'opération analytique, et cela conduit à faire des impasses : ne pas donner l'interprétation qui, à ce moment-là, serait trop dure à entendre,

## « Tout est dans la béance... »<sup>1</sup>

Pierre Naveau

Voici une rapide évocation de l'un des problèmes cruciaux de la psychanalyse, qu'abordent, avec audace, les prochaines Journées de Paris.

« Guérir avec la psychanalyse ... Je viens pour ça ! *Ce qu'on demande à un psychanalyste n'est pas toujours ce qu'on désire.* »

Des exemples ?

« Je viens, parce que je n'y arrive plus avec mes enfants et que je ne sais plus comment faire avec mon mari ». Ou bien : « Je viens, parce que je viens de rencontrer une femme que j'aime et que j'ai peur de tout gâcher ». Ou bien encore : « J'ai un fils de quelques mois. Or, mon travail m'accapare et je ne voudrais pas m'éloigner de ma compagne ». Ce qui s'entend, tout d'abord, c'est une demande associée à une souffrance. Et c'est de cette souffrance dont le sujet demande la guérison : « La guérison, c'est une demande qui part de la voix du souffrant », indique Lacan<sup>2</sup>.

Mais, comme le sous-titre le montre, la rencontre avec le désir de l'analyse introduit un écart – « l'écart freudien »<sup>3</sup> – entre le désir et la demande. « Le désir, précise Lacan, n'est présent que sous la demande »<sup>4</sup>. Le sujet, sans le savoir, demande, en effet. Autre-Chose : « Si le psychanalyste ne peut pas répondre à la demande, c'est seulement parce qu'y répondre est forcément la décevoir, puisque ce qui y est demandé est en tout cas Autre-Chose et que c'est justement ce qu'il faut arriver à savoir »<sup>5</sup>. À cet égard, le désir de l'analyse est un désir qui s'articule dans « un rapport de désir à désir »<sup>6</sup>. Le désir de l'analyse met en jeu une opération de compure qui permet d'aller au-delà de l'effet thérapeutique obtenu, car tel n'est pas le souci de l'analyse. Sa visée, comme l'a fait remarquer Jacques-Alain Miller dans son cours du 12 novembre 2008, c'est plutôt « l'incurable du *sinthome* ». Il s'agit, en effet, de traiter, essentiellement, une insatis-

ou conduirait le sujet à fuir ce qui serait ainsi révélé, ou encore à amadouer le tranchant des choses pour qu'il reste cadré dans le procédé.

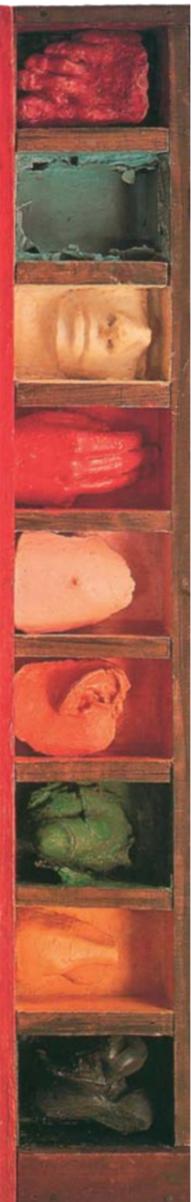
Donc, pas trop vite, pas trop fort. Une affaire de dosage. Ce sont ces freins, ces limites, qui sont supposés être levés quand on s'engage dans la dimension qu'on appellait jadis didactique, où le souci thérapeutique est écarté, et que la dynamique propre de l'analyse peut alors donner à plein.

- Lacan J., « Variantes de la cure-type », où Lacan reprend ces termes de Freud.
- Miller J.-A., *L'orientation lacanienne III, 7, Le tout dernier enseignement de Lacan* (2006-07).
- Lacan J., *Ornicar ?* 17-18.
- Miller J.-A., *L'orientation lacanienne III, 10, Tout le monde est fou* (2007-08).
- Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, p. 231.

faction qui est rebelle à la thérapie. Car, premièrement, « du psychisme, c'est l'insatisfaction qui est le premier constituant »<sup>7</sup> et, deuxièmement, « ce n'est pas la peine, comme le dit Lacan, de thérapier le psychique »<sup>8</sup>. Lacan, d'ailleurs, ajoute : « Freud aussi pensait ça. Il pensait qu'il ne fallait pas se presser de guérir ». C'est ainsi qu'un autre écart est, alors, introduit – l'écart (lacanien) entre la jouissance et le désir. Le mode de jouir, qui est singulier à chacun, constitue le *sinthome* qui, lui, n'est pas à guérir, car, en tant que constante, il est incurable. Ainsi la constance du *sinthome* est-elle opposée à la variabilité des symptômes.

Le moyen dont se sert, dès lors, l'analyste est celui de la coupe : « Le drame du désir ne se joue que sur ce que Freud appelle l'Autre scène, là où le Logos (...) s'y révèle comme le contour à y faire entrer la différence. »<sup>9</sup> Il s'agit là, par conséquent, d'une opération qui porte la marque de la contingence. C'est pourquoi, souligne Lacan, « préparer ce qui sera dit dans la séance est un inconvénient »<sup>10</sup>. Car, « ce qui est attendu de la séance, c'est la surprise », poursuit-il. Et il ajoute : « Ce que nous avons à surprendre est – *quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme* (c'est moi qui souligne) ».

- Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, p. 354.
- Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, p. 512.
- Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, p. 357.
- Ibid.*, p. 356.
- Lacan J., « La psychanalyse, raison d'un échec », *Autres écrits*, p. 343.
- Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 213.
- Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, p. 355.
- Lacan J., « Ouverture de la section clinique », in *Ornicar ?*, n<sup>o</sup> 9, p. 13.
- Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, p. 357.
- Ibid.*, p. 352.



# 40<sup>e</sup> JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

Guérir avec la psychanalyse...

## JE VIENS POUR ÇA

*Ce qu'on demande à un psychanalyste  
n'est pas toujours ce qu'on désire*

# ECF

Pour s'inscrire :

[www.causefreudienne.net](http://www.causefreudienne.net)

1, RUE HUYSMANS, 75006 PARIS  
TÉL. +33 (0) 1 45 49 02 68

## BULLETIN D'INSCRIPTION

nom ..... prénom .....  
adresse .....  
code postal ..... ville ..... pays .....  
tél. .... e-mail .....

### INSCRIPTION PERSONNELLE

inscription personnelle : 110 €

étudiant (*moins de 26 ans avec justificatif*) : 50 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE L'ECF À TRANSMETTRE À ® ECF Journées 1, rue Huysmans 75006 Paris

RÈGLEMENT PAR CARTE BANCAIRE (*autorisation de prélèvement*)  Visa  Mastercard  Eurocard –

N° de carte ..... date d'expiration ...../..... nom du titulaire

RÈGLEMENT SÉCURISÉ EN LIGNE ® [www.causefreudienne.net](http://www.causefreudienne.net)

### INSCRIPTION AU TITRE D'UNE FORMATION

inscription au titre de la FORMATION MÉDICALE CONTINUE : 120 €

inscription au titre de la FORMATION PERMANENTE : 210 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE UFORCA ET DOSSIER À TRANSMETTRE AVANT LE 21 SEPTEMBRE À

® UFORCA Secrétariat général 15, place Charles Gruet 33000 Bordeaux

Fax : +33 (0) 5 56 51 16 25 / e-mail : [uforca@wanadoo.fr](mailto:uforca@wanadoo.fr)

nom de l'institution .....  
adresse .....  
tél. .... fax ..... e-mail .....  
nom du responsable de LA FORMATION PERMANENTE .....

**9 et 10 octobre 2010 à Paris**